

# Dialectes et langue commune

---

Quel sera l'avenir réservé aux dialectes basques si les efforts que font aujourd'hui nombre de Basques distingués pour développer la littérature euskarienne et en répandre la connaissance même dans les classes- les moins cultivées des Sept Provinces aboutissent, comme le désirent tous les bascophiles? Dans quelle mesure ces dialectes s'unifieront-ils et dans quelle mesure conserveront-ils les particularités qui les distinguent? C'est là évidemment une question à laquelle il est bien difficile de répondre. Nous pouvons néanmoins nous faire une idée. de ce qui se passera alors, en jugeant par comparaison avec ce qui s'est produit en d'autres pays en des cas analogues. La règle suivante paraît s'appliquer aux cas de cette sorte : les dialectes suffisamment éloignés de la langue littéraire se maintiennent; ceux qui, au contraire, en sont trop voisins disparaissent peu à peu devant elle. Voyons, par exemple, ce qui s'est passé en France. Le picard, déjà suffisamment différent du français pour qu'un Parisien ne puisse le comprendre à la simple audition, se maintient assez bien. Les patois normands, au contraire, infiniment plus voisins du français, se défendent beaucoup plus mal, et perdent chaque jour du terrain : c'est ainsi, par exemple, qu'à Rouen même, où le peuple parlait encore couramment le patois au xvii<sup>e</sup> siècle, on peut dire qu'aujourd'hui le patois n'est plus du tout parlé par les citadins, même par les moins instruits d'entre eux, quoique, bien entendu, il ait laissé de nombreuses traces dans la prononciation et dans le vocabulaire du français de Rouen. Les patois du Berry, du Poitou et de l'Angoumois se défendent également plus ou moins mal ; en revanche les patois méridionaux, beaucoup plus différents encore du français que le picard, se maintiennent encore mieux que lui : les gens instruits continuent de les parler. De même déjà, en basque, le basnavarrais occidental n'a guère de vie littéraire : il est remplacé,

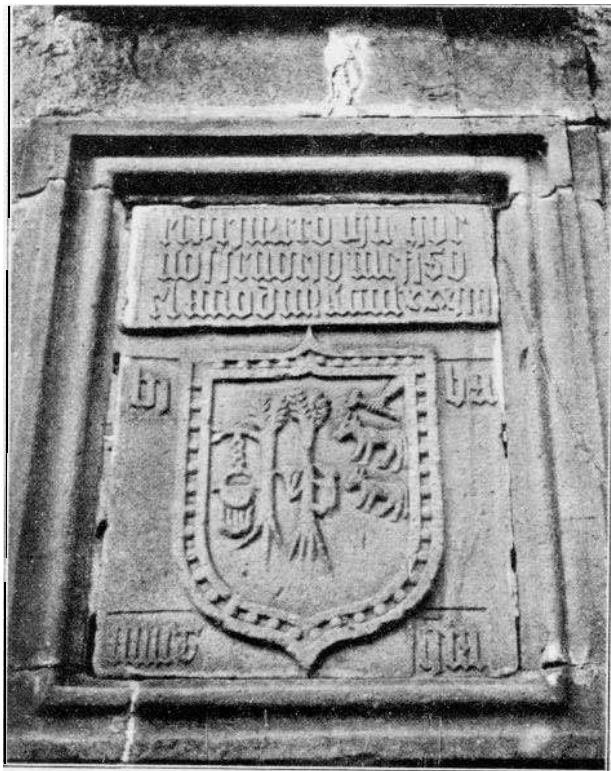
*ordinairement*, dans la littérature et la prédication, par le labourdin, son voisin immédiat <sup>1</sup>.

Si maintenant nous passons à l'Espagne et aux régions pyrénéennes, nous faisons encore des constatations du même genre. Dans un travail dont nous espérons que la *Revue Internationale des Études Basques* aura la primeur, M. Saroïhandy doit nous montrer que certains dialectes romans des Pyrénées et du nord de l'Espagne, dont l'existence nous est révélée et attestée de diverses manières, ont disparu, ne laissant pour la plupart qu'assez peu de traces, les uns devant l'invasion du castillan, les autres, (par exemple celui de l'Andorre), sous l'influence du catalan littéraire. A notre tour, nous allons essayer de montrer, d'une façon très brève et sans avoir la prétention de traiter la question avec toute l'ampleur qu'elle mériterait, que d'autres anciens dialectes espagnols ont disparu également, supplantés par le castillan.

Et d'abord il nous paraît incontestable qu'il y a eu autrefois un dialecte santandérin ou montagnais. Actuellement, le langage du peuple ou des paysans dans la province de Santander n'est que du castillan, dont les particularités se réduisent à quelques déformations plus ou moins récentes de la prononciation, à des incorrections causées par de fausses analogies, et surtout à des archaïsmes. Mais tel qu'il est, ce castillan laisse encore transparaître quelques restes de l'ancien dialecte de la région. Ce dialecte était évidemment très voisin du castillan ; dans cette brève étude, nous n'entreprendrons pas de rechercher et de signaler en quoi pouvaient consister exactement les différences phonétiques-qui le séparaient du castillan. Nous en signalerons seulement une seule.

Dans cet ancien dialecte santandérin (et de même, sans doute, dans d'autres dialectes régionaux espagnols), le traitement du groupe latin *sc* devant un *i* ou un *e* n'était pas le même qu'en castillan. On sait que dans la grande majorité des dialectes romans (la plupart des dialectes italiens exceptés) le *c* latin devant *i* ou *e* a abouti à un certain moment à un phonème correspondant plus ou moins exactement à *ts* (ou, dans certains cas déterminés, à *dz*). On admet d'ailleurs généralement que cette transformation s'est faite par l'intermédiaire d'un phonème

1. De même, d'après le prince Bonaparte, bien qu'à Vergara le peuple parle biscayen, la bourgeoisie et l'aristocratie parlent guipuzcoan, et c'est d'ordinaire en guipuzcoan que se font les sermons.



que l'on peut exprimer plus ou moins exactement, en graphie française, par *tch*. Or, quand le *c* en question était précédé d'une *s*, il a dû exister à un moment donné une combinaison de sons telle que *stch* ou *sts* ; par exemple le mot latin *pisce* a dû donner à un certain moment quelque chose comme *pestche* ou *pestse*. Or les groupements *stch* et *sts* ne sont nullement inprononçables, surtout lorsqu'ils sont précédés d'une voyelle ; mais tout le monde avouera que si l'articulation de ces phonèmes n'est pas du tout impossible, elle est néanmoins un peu difficile : ces phonèmes sont un peu compliqués. On conçoit donc qu'on, ait été amené à les simplifier. Mais les procédés de simplification ont pu varier suivant les dialectes : on pouvait par exemple supprimer *l's* qui précède le *t* ; on pouvait aussi, au contraire, supprimer le *t* lui-même au lieu de *l's* précédente. On conçoit donc que des dialectes, voisins mais différents, aient pu arriver pour ce groupement latin *sc* à des résultats très différents. C'est ainsi que le castillan nous donne pour le mot latin *pisce* un dérivé *pez*, où il ne reste plus aucune trace de *l's* latine, ce latin *pisce* aboutissant exactement au même résultat que le latin *pice*, qui n'a pas *d's*. Au contraire, le santandérin aboutissait à une forme *peje*, où le *j* est évidemment une transformation relativement moderne d'une ancienne chuintante sourde, celle-là même que l'ancien castillan représentait par *x* : Le traitement de *sc* devant *i* ou *e* paraît donc ne pas avoir été le même que celui du même groupe en castillan, mais, au contraire, s'être rapproché de celui de *x* dans ce même castillan.

Passons maintenant à un autre dialecte également disparu : nous voulons parler du dialecte sévillan.

Ici non plus nous ne prétendons pas faire une recherche et une étude détaillées de toutes les particularités qui différenciaient ce dialecte de son frère le castillan. Nous nous bornerons à en indiquer tout à l'heure quelques-unes. Mais auparavant nous ferons remarquer qu'il n'est pas étonnant que ce dialecte ait disparu de fort bonne heure, ne laissant que fort peu de traces. Sous la domination arabe, la population chrétienne, c'est-à-dire en même temps espagnole, de Séville, eut quelquefois fort à souffrir : à en croire certains historiens, elle aurait même été, à un moment donné, entièrement massacrée par les Maures ; Nous croyons toutefois qu'il doit y avoir là quelque exagération. En tout cas, à supposer que ce massacre fût complet, il n'aurait pas suffi pour extirper complètement de la région de

Séville son ancien dialecte : il eût suffi que ce dialecte se maintînt dans la campagne environnante pour qu'il, pénétrât de nouveau dans la ville au bout de quelque temps, à mesure que des chrétiens de cette campagne allaient se fixer à nouveau dans la ville, étant donné surtout qu'à cette époque l'influence du castillan ne devait guère encore se faire sentir, du moins d'une façon intense.

Mais au XIII<sup>e</sup> siècle, Séville est reconquise ; son Alcázar devient l'une des résidences favorites de certains des rois de Castille. La cour séjourne souvent à Séville : l'ancien dialecte régional va céder la place au castillan, qui, d'ailleurs, n'en diffère que fort peu, ce qui facilite la substitution. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le langage seul des plus basses classes de la société en conservera des traces.

Ces traces se trouvent, par exemple, dans les surnoms de quelques-uns des personnages de *Rinconete y Cortadillo*. Parmi ces surnoms, deux sont particulièrement intéressants : ce sont *Centopiés* et *Maniferro*. Ils vont nous permettre de reconstituer deux des règles phonétiques qui différenciaient le sévillan du castillan :

1<sup>o</sup> Le sévillan diphtonguait en *ie*, comme le castillan, *l'e* bref tonique latin *non entravé* : exemple : le latin *pedes* donne *piés*, comme en castillan ; mais alors que le castillan diphtongue également *l'e* bref tonique *entravé*, le sévillan ne le diphtonguait pas : exemples : le latin *ferrum* donne en castillan *hierro*, et il donnait en sévillan *ferro* ; le latin *centum* donne en castillan *ciento* et il donnait en sévillan *cento*.

2<sup>o</sup> Alors qu'en général le castillan (sauf dans certains cas déterminés) change en *h* *l'f* du latin, en sévillan cette *f* se maintenait : exemple : le latin *ferrum* donne en castillan *hierro*, et il donnait en sévillan *ferro*.

La constatation de cette seconde règle phonétique va nous permettre d'expliquer certaines formes que nous trouvons dans quelques auteurs ou dans quelques textes sévillans au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle. Pourquoi, par exemple, trouve-t-on souvent dans ces textes des formes comme *heria*, *heriantes*, pour *feria*, *feriantes*? — L'explication est très simple : quand le castillan s'est introduit à Séville, les Sévillans ont constaté que, d'ordinaire, là où ils prononçaient *f* les Castillans prononçaient *h* ; ils ont donc été amenés, lorsqu'ils voulaient parler castillan, à remplacer les *f* par des *h* : mais alors il leur est arrivé de trop

généraliser et de mettre des *h* là où, par exception, les castillans prononçaient *f*. Les phénomènes de ce genre sont fréquents là où un dialecte littéraire se substitue à un autre : M. Saroïhandy raconte quelque part <sup>1</sup> qu'un paysan aragonais lui disait un jour, en pensant à *piojo*, correspondant castillan de *pegollo* : « Pour dire *meojo* nous disons *megollo* <sup>2</sup> ». Le brave paysan aragonais faisait, plus ou moins consciemment, le raisonnement suivant : « La forme castillane qui correspond à *pegollo* est *piojo* ; donc la forme castillane qui correspond à *megollo* doit être quelque chose comme *miojo* ou *meojo*. » De même, les Sévillans, qui constataient que la forme castillane correspondant à *ferro* était *hierro*, devaient être amenés à considérer plus ou moins consciemment une forme *heria* comme plus castillane que la forme *feria*, qui était cependant la vraie forme correcte.

L'examen de la forme *Centopiés* nous révèle encore autre chose : il nous révèle que le sévillan devait répugner à l'apocope de *l'o* final dans le mot *cento*, alors que le castillan a apocopé le mot *ciento* en *cient*, devenu plus tard *cien*. Mais alors, si le castillan répugnait à apocoper *cento* en *cen*, peut-être répugnait-il aussi à apocoper *santo* en *san* ; et peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs l'explication de la forme *Santo Agustin* que nous trouvons dans *Rinconete y Cortadillo* : « autes que sea media dia tengo de ir á cumplir mis devociones y poner mis candelicas á Nuestra Señora de las Aguas y al Santo Crucifijo de *Santo Agustin* », dit la vieille Pipota; (le manuscrit publié par M. Rodríguez Marin donne la variante *Sant Agustin*, et cette variante est intéressante par la conservation du *t* devant le mot *Agustín*, qui commence par une voyelle <sup>3</sup>). Il est très possible que la véritable explication de la forme *Santo* dans *Santo Agustín*, soit simplement la suivante, indiquée par M. Rodríguez Marin : le mot *Santo* placé devant *Crucifijo* aurait exercé une sorte d'attraction sur le mot *San* venant ensuite, et ce serait là simplement une de ces innombrables fautes d'impression causées par des rapprochements de mots amenant des répétitions presque mécaniques, fautes dont M. Rodríguez Marín a relevé un très grand nombre d'exemples. Cette explication, indiquée par M. Rodríguez Marín, est de la plus grande vraisemblance. Toutefois il ne nous paraît pas impossible qu'il y ait dans la forme que

1. *Bulletin Hispanique*, t. VI, p. 193.

2. « Pa decí *meojo* decimos *megollo*. »

3. Comparer *San Telmo*, sans doute pour *Sant Elmo* (français *Saint-Elme*).

nous signalons un reste de langage populaire sévillan relevé par l'observation très perspicace de Cervantes.

Comme il n'entre pas dans le plan de cet article de faire une étude détaillée de ce que pouvait être l'ancien dialecte sévillan, nous ne rechercherons pas ici si ce dialecte a jamais possédé les sons de *ç* et de *z* tels qu'ils existent ou ont existé en castillan, ou si au contraire les sons de *ts* ou *dz* qu'ont dû avoir à un moment donné ces deux lettres s'y sont réduits directement à *s* sans passer par le son actuel du *z* castillan. Nous savons que cette réduction était un fait accompli *au plus tard* vers le second quart du *xvii<sup>e</sup>* siècle <sup>1</sup>; nous savons également que dans des textes sévillans manuscrits du *xvi<sup>e</sup>* siècle, publiés par M. Rodríguez Marín dans les appendices de sa belle édition de *Rinconete y Cortadillo* (notamment pages 372 et 373) il y a un certain nombre d'exemples de confusion de *z* ou *ç* avec *s*; il est peu probable qu'il s'agisse ici *d's* d'une forme spéciale servant à représenter le son de *z*, telles que celles qui sont si fréquemment employées dans les manuscrits en écriture espagnole au *xv<sup>e</sup>* siècle : il y aurait lieu, pour s'en assurer, d'examiner les manuscrits eux-mêmes des textes en question. Quoi qu'il en soit, nous nous contenterons de signaler ici la question, que d'autres élucideront sans doute prochainement <sup>2</sup>.

En résumé, si nous jugeons de ce qui peut se produire en basque par ce qui s'est produit dans les dialectes romans des pays voisins, il se formera peut-être un jour un dialecte basque commun, une *κοινη*, dont les amis de la langue basque, parmi lesquels nous sommes fier de nous compter, doivent souhaiter la constitution dans le plus bref délai possible. Elle se formera probablement à l'aide des dialectes moyens, les dialectes extrêmes conservant peut-être alors une vie propre; et les autres subsistant seulement par certaines formes préférées, et par des particularités de prononciation.

H. GAVEL.

---

1. Voir à ce sujet l'introduction à la pièce de Calderón, *Las órdenes militares*, *Bulletin Hispanique*, t. V, p. 383 et suiv.

2. M. Martin, professeur au Collège de Milhau, prépare justement sur le langage de Séville un mémoire qui promet-d'être intéressant.

---